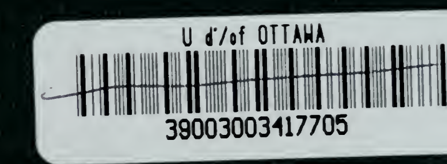


U d'/of OTTAWA
39003003417705

DU MÊME AUTEUR

Récital mystique.

L'Iris exaspéré.

Les Impossibles Noces.

Paul Verlaine, ou le Scrupule de la Beauté.

Un Pascalien : Ernest Hello.

ADRIEN MITHOUARD

—

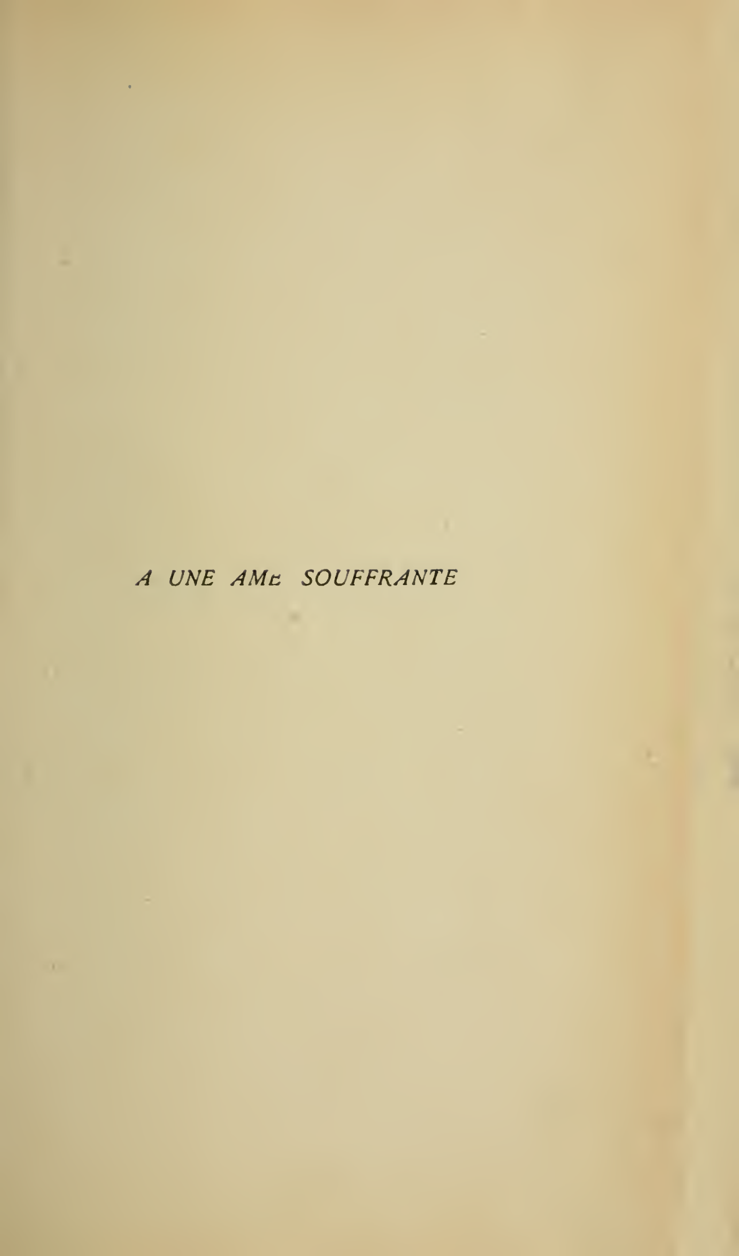
Le
Pauvre Pécheur



PARIS
EDITION DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCIX



A UNE AME SOUFFRANTE

LE PAUVRE PÉCHEUR

Le pauvre pécheur
Ne lève les yeux
Devant la rougeur
Du front de son Dieu ;

Ni devant le jour
Qui vit ses péchés,
Ni devant l'amour
Qui l'a desséché ;

Ni devant la route
Qui reçoit ses pas,
Et dont il ne doute :
Il n'importe pas ;

Ni devant sa vie
Dont les heures claires
Ont enseveli
Christ en un suaire ;

Pas même sur Marthe
Sur laquelle il pleure
Et dont il s'écarte
De peur de ses pleurs ;

Ni devant le fleuve
Dont les eaux transfuges
Ne sont jamais neuves
Depuis le déluge ;

Ni devant les portes
Derrière où se peut
Toujours une sorte
De déplaire à Dieu ;

Ni devant l'espace,
Immense danger,
De peur qu'il n'y passe
A quoi s'attacher ;

Ni devant le monde
Où tout va très bien,
A part lui, l'immonde.
Ni devant plus rien.

★

Le pauvre pêcheur,
Devant son filet,
Dans l'eau sans reflet,
Voit celui qu'il est,

Sa morne laideur,
L'eau de son baptême,
L'abandon qu'il aime,
L'eau grise, lui-même.

Il fait à toute heure
L'œuvre minuscule,
Dans un grand recul,
Avec des scrupules.

Et c'est son labeur,
Devant l'eau de cendre
Que veut bien répandre
Le bon Dieu, d'attendre....

Il est le songeur
D'une âme revêche
Dont l'eau se dessèche.
C'est en lui qu'il pêche.

Dans le jour qui meurt,
Très humble il se tient,
Et il ne prend rien,
Pour son plus grand bien.

Et quand un jour vient,
Au Père il s'adresse
Pour de la tristesse,
Pain quotidien.....



LE LIVRE DE LA DOULEUR

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Mon âme vous serez,
La face morte,
Celle qui en silence glisse
A des lieux ignorés,
Celle qui va sa voie
En levant le calice
Qu'elle porte
De sa joie
Morte.

Au travers de moi-même,
Un désespoir sacré
Mon âme vous serez !
Hautes vos deux mains blêmes,
La face vers la nuit,
Vous pleurerez sans bruit.....
    Et vous serez

Celle qui suit sa route,
Fixant la coupe d'or
Où il tremble à pleins bords
            Toute,
Toute la peine de votre visage,
            Celle,
Eternellement sage,
Qui va droit devant elle
Sans en perdre une goutte.....

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Chapitre trente-sept : «... *la liberté du cœur...* »
La cloche lente sonne un mort. Il est six heures.

Elle habite un pays que je ne connais pas.
Le même crépuscule, où s'égoutte le glas,
Ne la circonvient pas d'un semblable mirage.
Peut-être au ciel lointain qu'il tonne de l'orage !
Emue ailleurs d'une diverse impression,
Elle ouvre à la même heure une *Imitation*.

Ainsi pour nous unir, nous n'avons pas voulu
Des musiques d'un soir qui s'envolent sans plus.

Elle lit en français ces lignes de latin.

Et ce n'est pas non plus dans le charme argentin
Des mots lourds de mensonge et légers de bruit vide
Que nous sympathisons, grisés par des fluides,
Mais dans l'honnêteté pensive de l'esprit.
Nous ne retenons rien de ces sorcelleries...

Libres de cœur et sourds aux phrases cadencées,
Buvons donc purement à la même pensée,
Nous retirant du monde extérieur pour faire
Le même mouvement dans la même prière.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Je suis passé un soir au crépuscule, en face
D'une ville accoudée au bord de sa terrasse.

Une cloche y tintait dans l'à-jour d'un clocher.

Langoureuse, le long du ciel sur un rocher,
De ses coiffes de toits dorés d'une caresse,
Elle dominait l'ombre, et l'onde, et ma tristesse.
Une allée y courait de platanes très bas,
Sur lesquels le jour pâle agonisait très las,
Et comme j'étais triste, il n'y passait personne...

J'y vis une maison mélancolique et bonne,
Et qui semblait bâtie, ô Marthe, avec du ciel,
Il m'a plu de l'élire au passage pour celle
Où nous aurions pu vivre de beaux jours tout bas,
La maison du bonheur où nous n'entrerons pas...

Qu'elle reste à jamais close d'un clair sourire :
Les maîtres du logis ne doivent pas venir.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Ma sœur, élevons-nous.

Dieu les fit homme et femme.
Comme ils devaient s'aimer, diverse fut leur âme.
Aimer, c'est se sentir réunis de plus loin.
Plus il tient d'univers entre les cœurs disjoints,
Plus vaste est la beauté qu'ils évoquent d'un cri !
Dieu, pour que nous l'aimions, nous jeta loin de lui.

Homme et femme : habiter deux mondes étrangers,
Vivre une chair diversement aménagée...

Mais, ma sœur, différer d'encor plus que cela.
C'est la vocation où Dieu nous appela.
Mettre entre nous encore un tel renoncement
Que nous ayons une agonie en nous aimant
Et que nous soyons ceux qui s'aiment à genoux.
Un sexe volontaire et chaste est entre nous.
Mortifions-nous donc d'un adieu sans retour.
L'adieu c'est le levain et le sel de l'amour.
Ce qui est entre nous, c'est plus que la nature.
Ce qui est entre nous, c'est une *surnature.*
Nous avons entre nous la majesté de Dieu.
Nous voici désolés des deux côtés de Dieu
Afin que nos désirs étincellent en lui.
Cherchons-nous tous les deux face à face vers lui,
Mariant des pensers qui montent simplement...

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Marthe, Marthe,
ô toi mon crucifiement,
Oui t'aimer,
que l'amour me flagellât !
Cela seul !
(Je ne souffre qu'en t'aimant.)
En souffrir,
pour que le Seigneur fût là !

Ah ! lacère
avec ta vive beauté
Le pécheur
qu'un renoncement déchire.
Sur lui pleuve
un firmament de pitié !
Lève-toi !
Si j'allais ne plus souffrir !

La douleur,
ce qu'il m'en reste, c'est toi.
Sois-moi donc
un regret toujours présent,
Un espoir...
Et que ma dernière croix,
Ce désir,
ruisselle de tout mon sang !

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Que de ta grâce calme
Où, matinal silence,
Il palpite des palmes
Il s'épande un vent froid de pénitence !

Que ton souffle léger,
Où l'on croit, inquiète,
Une aile voltiger,
Passe à travers moi comme une tempête !

Ce regard lumineux
Qui m'aime et qui me voit,
Pacifiquement bleu,
Qu'il soit sur mon front le feu qui foudroie !

Ton geste dans lequel
Une lueur éclôt,
S'il trace un peu de ciel,
Qu'il fouaille en moi les mauvais repos,

De crainte qu'en ma chair
Lourde et peccamineuse,
Si tu ne m'étais chère,
Ne croupisse un lac d'eaux empoisonneuses.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Mes chéris, mes frères, les hommes,
Vos plaintes pleurent dans ma voix :
Vous êtes aussi las que moi.
Une fleur d'angoisse nous sommes,
Une lueur sur de la cendre...

L'oreille écoute au bruit mauvais :
Elle ne s'emplit pas d'entendre,
Ni l'œil de voir des visions.
(*Livre de l'Imitation !*)

Notre cœur d'homme est une plaie
Qui saignera toujours, toujours.
Vivre, c'est nous mourir d'amour.

C'est pourquoi je suis votre frère,
Et je bénis cette misère.
Voici que je suis un de vous,
Le plus vous-même de vous tous,
Athée ou chrétien c'est tout comme,
Toute une époque en ce pauvre homme,
Le plus infime et le plus nu,
Celui qui pleure son cœur mort,
Le dernier penché sur le bord
De l'abîme des temps venus.

Voici l'homme !.. Un enfant qui pleure.
Et voici le pauvre pécheur.

LE PAUVRE PECHEUR :

Mercredi
    Des Cendres,
De petits
    Méandres,

De l'air froid
    Qui frise,
Une brise
    Qu'on voit,

Farandoles
Légères,
La poussière
Qui vole.

Deux secondes
Chavire,
Puis expire
La ronde.

Ces atomes,
En somme,
Le fantôme
Des hommes !

Poudre en l'air
Leur chair,
Leurs os libres,
Leurs fibres.

L'assistance
    Des corps,
Tous les morts
    Qui dansent !

Monde ancien,
    Poussière,
As-tu bien
    Souffert ?

LE PAUVRE PÉCHEUR:

Seigneur crucifié, j'ai faim, j'ai soif, j'ai froid.
Venez à mon secours, descendez jusqu'à moi!

JÉSUS:

Si mes deux pieds n'étaient cloués,
Je viendrais doucement, pauvre pécheur, vers toi
Qui sanglotes et qui sanglotes vers ma croix.
Mais j'ai toute la terre attachée à mes pieds.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Descendez jusqu'à moi !

JÉSUS :

Si mes deux mains n'étaient clouées,
Sur toi je fermerais immensément les bras
Et tu reposerais sur mon cœur ton front las.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Descendez jusqu'à moi !

JÉSUS :

Il ne fallait donc pas me clouer sur ma croix.
Je suis ici dressé qui souffre le supplice
Pour acquitter la dette de tes vices

Et pour laver ton front dans mon sang répandu.
Tu m'as crucifié pour me payer ton dû.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Venez à moi, Seigneur Jésus !

JÉSUS :

J'en suis empêché
Par tous tes péchés.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Venez pourtant, Seigneur Jésus.

JÉSUS :

Veux-tu déshonorer celui qui s'est offert ?
Ne sais-tu que je suis le Fils du Dieu vivant

Qui ne serait pas Dieu s'il attouchait ta chair
Qu'elle ne fût justifiée auparavant ?

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Descendez jusqu'à moi, Dieu vivant !

JÉSUS :

Silence, pour m'aider
A parfaire le don miséricordieux
Que je te fais ici de ma divinité.
Sois homme, afin que je sois Dieu !

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Ayez pitié, mon Dieu !

JÉSUS :

Sois homme, sois humain :
Mon grand désir d'aller vers toi, toi qui m'implores,
Fait à ces quatre clous saigner tous mes efforts :
Cesse de m'appeler, tu m'arraches les mains !

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Quand pourrais-je, sans vous meurtrir, me faire entendre?

JÉSUS :

Attends que tout soit souffert :
C'est souffrir que de m'attendre.
Sache te taire.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Alors je me clouerai devant vous face à face
Afin que mon mutisme ardent vous satisfasse,
Vous renonçant encor pour bien vous imiter.

JÉSUS :

Je serai décloué pendant l'éternité.

LE PAUVRE PECHEUR:

Buissons de houx, bouquets d'aubépines troublantes
Sous lesquelles la chair fouettée à tour de bras
Pourrait s'éclabousser d'une grêle sanglante,
Que de douleurs en vous que je ne souffre pas !

Lieux sauvages, milliers de cimes dont chacune
Offre à Dieu ses déserts d'épines et d'ajoncs,
Fleurs d'acier bleu, chardons qui hérissez les dunes,
Mûriers, que rougiraient les flagellations.

Scions, qui siffleriez en rythmant des prières,
Ronces, dont les fourrés me tracent des chemins
Dont je pourrais ensanglanter toutes les pierres
En vous pressant sur ma poitrine à pleïnes mains,

Vous qui montez sans bruit vers le ciel, forêts vierges
Où bourgeonnent en vain (si douces !) les saisons
Multipliant vos bois pour de nouvelles verges,
Broussailles, qui haussez partout les horizons,

Acacias en pleurs, qui, dans l'air des nuits tièdes,
Neigez sur la langueur des marches ralenties
Et au parfum desquels comme au péché l'on cède,
Nuits fraîches qui gonflez de venin les orties,

Aloès, qui dressez, inutiles, des pals,
Landes, où sans limite ondulent des genêts
Dont chacun porte en lui l'invention d'un mal,
Nature que ma foi n'épuisera jamais,

Rosiers aux fleurs de chair, dont l'arbre est un supplice
A tresser en ceinture aux reins épouvantés,
Rosiers, dont je pourrais épuiser le calice,
Roses, dont le calice est une volupté,

Et ulcères en fleurs dont la rose se gâche,
Laideurs des pauvres gens faites pour les baisers,
Leur vêture de lèpre où je n'ose poser
La bouche, — buissons d'épines, que je suis lâche !

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Marche, pécheur, marche. Il n'en finit pas,
Le sentier sanglant que tes pieds vendangent,
Le rosaire aigu qu'égrènent tes pas.

Aux buissons de fer, pinsons ni mésanges
N'allègent d'un chant ton âme aux écoutes.
Mais voici, mon fils, un détour étrange.

C'est un carrefour d'où partent des routes,
Des routes encor où des croix s'érigent
Qui, les bras ouverts, les défendent toutes.

Vers quelque cité que tu te diriges,
Pour pouvoir passer, tu dois sur ton dos
En emporter une, une croix, te dis-je.

Marche, pèlerin, traîne ton fardeau,
Blesse-toi les pieds : le pays est sourd,
Il n'y chante pas de petits oiseaux.

Regarde venir sous tes lents pas lourds
Les pierres en marche au-devant de toi...
Et te revoici dans un carrefour

D'où de toutes parts repartent des voies
Par des croix encor toutes interdites.
Sur ton dos cassé charge une autre croix.

Et passe, et t'en va, et toujours hésite
Entre d'autres croix d'autres carrefours.
Charge-toi d'un peu de chacun des sites.

Et retrouve-toi revenu toujours
Au centre du monde entre quelques croix,
Lourd des carrefours qu'en vain tu parcours...

. . . .

Mais vers tous les ciels, mais à chaque fois
Que j'en lève une autre, je me sens comme
Allégé, béni, d'en porter le poids.

D'aller sans merci, leur troupe me somme.
Plus vite, plus vite ! Elles me harcèlent.
L'herbe est de velours : les croix poussent l'homme.

Et c'est moi qui suis soulevé par elles.
Les croix m'ont parlé, les croix sont en marche
Les croix ont chanté, les croix ont des ailes.

Vers les carrefours, marche, marche, marche !

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Quand le Seigneur fut mort, le Vendredi célèbre,
La terre tout à coup se couvrit de ténèbres.

Alors, du fond des bois, un hymne de salut
S'éleva dans la nuit mélodique. Ce fut
Une fusée en fleur et un haut jet d'eau pure,
Comme un déchirement passionné d'azur,
Et ce fut une flûte éperdue, éperdue,
La modulation d'une allégresse aiguë,

Brisant une clameur sur un écho de verre,
Un hymne continu de joyeuse colère,
Un cri bleu palpitant au fond de la nuit folle !

Dans la subite nuit chantait un rossignol.

LE LIVRE DE L'AMOUR

LE PAUVRE PECHEUR :

Seigneur, et celle-ci ?

JÉSUS :

Ne t'occupe pas d'elle.
Laisses-en le souci
Au Christ intérieur qui s'auréole en elle.
Sois heureux simplement qu'elle me soit fidèle..

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Qu'elle est singulière votre voix,
Lorsqu'elle parle en moi !
Je n'ose pas vous reconnaître...

JÉSUS :

Je suis Celui que tu supposes.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Maître,
Vous me dites des choses
Semblables à moi-même...

JÉSUS :

Je me fais petit, comme ceux que j'aime,
Je suis pour chacun le Seigneur qu'il clame,

Car je suis le Christ de toutes les âmes.
A la tienne je me façonne.
Je te parle comme tu penses.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Un Dieu en trois personnes...

JÉSUS :

Un Jésus en mille présences !

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Un Dieu m'est destiné.

JÉSUS :

Le Christ uniquement pour chacun s'est donné

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Je suis la fleur dont vous préfériez le parfum.

JÉSUS :

Il y a le Jésus de chacun.

— Simon Pierre qui la suivait vint à son tour et entra dans le sépulcre et vit des linges posés à terre.

— Et le suaire qu'on avait mis sur sa tête, lequel n'était pas avec les linges, mais plié séparément dans un autre lieu.

(Jean. XX, 6-7.)

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Soyons ce grand matin d'une candeur étrange
Et ce linge plié proprement par les anges,
Posés tous deux, l'un ici, l'autre un peu plus loin.
Il importe, ma sœur, d'être humbles avec soin,
De garder notre place et de n'être autre chose
Que ce peu d'ordre où nous sommes ces pauvres choses,

Comme dans la maison des objets sous la main,
Disposés pour Celui qui peut venir demain,
Par Quelqu'un d'en allé, — pleins d'un geste récent.
L'ordre est une présence éparse des absents.
Il faut régler avec scrupules notre vie,
Observant cette paix fine, la minutie,
Ne pas rire, sourire, en étant ce qu'il faut.
Du linge en ordre le matin, cela est beau,
Du linge frais, rangé, grossièrement cousu...
Soyons avec blancheur la fête de Jésus,
Nos cœurs ici et là, pliés comme des linges...

MARTHE ET LE PAUVRE PÉCHEUR :

C'est le matin de Pâques : le nouvel été
Parsème le jardin de miettes de clarté.
Seigneur, voici le jour ensoleillé d'hosties :
Bénissez vos enfants dans leur joie abolie !

Le jour léger descend du ciel vert des tilleuls...

Aimer, s'apercevoir ensemble qu'on est seuls.
Sans fin, partout, dans la souplesse des mots fins,

Dans les parfums subtils dont la fleur flambe en vain,
Dans l'auroral velours des lumières qui tremblent,
Parmi tout ce qui semble se chercher ensemble,
Ah ! la pitié d'aimer plus que de tout son cœur !
La fleur ne fleurit pas au delà de sa fleur.

Et c'est pourquoi nous te nommons dans ce jardin
Et nous disons : « Jésus », en tremblant de matin
Parmi la volupté de l'aurore pascale,
Dieu blanc dont le silence est l'aube où tu es pâle,
Dieu apparu dans ces lueurs de toutes parts,
Dieu dont l'absence éparse est un vaste regard,
Dieu que nos mains de fièvre ne toucheront pas,
Dieu pur du petit jour, Dieu doux qui viens tout bas,
Dieu tragiquement doux dont nous sommes le règne
Et que nous connaissons à notre âme qui saigne,
Maître de l'impossible amour, Verbe !

— ou plutôt

Beau Dieu qu'ont affirmé nos cœurs d'Occidentaux

Durs et rudes ainsi que les Océans verts,
Dont l'œil universel à l'infini se perd,
Beau Dieu, les doigts levés, que les sculpteurs d'Amien
Ont fait à notre image, un peu capétien,
Dieu dont le front certain divise la lumière,
Dieu beau dont nous pleurons le sourire de pierre,
Et dont notre âme en peine est bien la cathédrale,
Volonté sachant tout, figure générale,
— A moins, pour satisfaire éperdument l'esprit,
Que ta face ne soit une géométrie!

LE PAUVRE PÉCHEUR:

Voici tout simplement que j'ai perdu ma mère.
Je vous offre, ô mon Dieu, son parfum éphémère.
Parmi l'or triomphal de cette Fête-Dieu,
Et puis je crois en vous, des larmes dans les yeux.

Je suis le pauvre enfant que ses bras ont bercé.
Elle fut belle et telle qu'une fiancée,
Comme ma fiancée est maternelle et grave,
Et je saigne au milieu de la fête suave.

La douce femme dort, qui m'a donné l'éveil.
Et je ne verrai plus jamais sous ce soleil
Celle qui m'a fait homme pour l'éternité.
Oui, j'ai perdu vraiment ma mère, la Beauté.

Jetez des roses roses, mes petits enfants,
Parmi de l'harmonie éparse dans le vent.
Et moi, j'ai effeuillé ma rose la plus belle.
C'est ma joie, ô Seigneur, de mourir avec elle,
De mourir à l'orgueil, de mourir à la vie
En vous offrant ce soir où je me sacrifie,
De nous mourir à tous les trois puisqu'il vous plaît.
Secouez l'arbre en fleurs, défleurissez la haie !

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Sous le ciel pâle,
Les sarments verts éclatent.
Les étincelles aux étoiles
Se mêlent et l'air doux est fleuri d'aromates.

C'est la saint-Jean,
Ce soir d'été suprême.
T'épanouir tout doucement
Parmi l'immensité du ciel et de toi-même.

Meure le jour
De toute la lumière !
N'être qu'une lueur d'amour,
Flamber droit vers le ciel, toute l'âme légère.

Te sentir nu
D'une simplicité.
Que ta souffrance continue
Ne pèse sur ton front pas plus qu'un soir d'été.

Te diluer
Au ciel aérien,
Tout voir, sourire et tout aimer,
N'être rien qu'un émoi qui ne tient plus à rien.

N'être qu'un pleur
Spiritualisé,
Un peu de si fine douleur
Que tout le ciel soit plein d'un seul pleur de rosée.

Etre subtil
Tel qu'une flamme au vent,
Etre léger, léger, tranquille
Dans l'abandon très pur de tes détachements.

Un calme plat
Sur un lac de lumière,
Vivre cela, cette nuit-là,
N'être qu'un peu de transparence en la nuit claire.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Par la nuit d'Août qui s'apaise,
Et bleuit tiédissante,
Les vagues phosphorescentes
        Se baisent,
Et c'est un peu de lumière.

Par la même nuit tranquille,
Sans un souffle de colombe,
Des étoiles au ciel filent,
        Et tombent,
Et c'est un peu de lumière.

Et par la même nuit d'Août
Tous les animaux sont doux,
Les vers luisants sont des gemmes :
Ils s'aiment,
Et c'est un peu de lumière.

Aussi les petites âmes
Font ce qu'elles ont à faire,
Se plaisant à leur misère
Sans blâme.
— Et c'est un peu de lumière !

LE PAUVRE PECHEUR :

La fontaine
Aux joyaux
Pleure à pleines
Perles d'eau.

Sous la voûte
L'eau frissonne.
Une goutte
Tremble et sonne.

Une encore,
Et puis une...
Au dehors
Clair de lune.

De l'or traîne
Dans l'eau pâle
Où s'égrènent
Des opales.

Disons, sœur
De misère,
Pleur à pleur
Ce rosaire,

Récitant
L'eau des roches,
L'eau du temps,
Voix des cloches.

Prions, fût-ce
Infini !
Angelus
Domini...

Tant qu'il est
Dans la terre
Des mots frais;
Faits d'eau claire,

Toute l'eau,
Toute, toute,
Mot à mot,
Goutte à goutte.

LE PAUVRE PÉCHEUR.

Il faut faire de la musique avec nos doigts.
Il faut nous marier, ma sœur, en l'harmonie
C'est un enlacement des âmes réunies,
C'est une voix qui chante dans une autre voix.

Il faut faire de la musique avec nos âmes.
Brodons le contrepoint palpitant de deux rêves,
Ourdissons deux personnes d'une seule trame,
Que ton angoisse en ma lassitude s'achève.

Que nos âmes, en se jouant, s'identifient!
Différons librement dans une volonté
Et qu'en vivant de toi je te donne la vie :
Chantons à deux, ma sœur, l'hymne de l'unité!

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Marthe, il nous faut rougir d'être ces deux visages.

Timbre d'un souvenir que nul écho n'éveille,
Je n'ai plus la voix de mon père dans l'oreille.
Il s'altère à jamais de beaux vieux paysages
Au fond de ma mémoire où mentent des chimères :
Je n'ai plus dans les yeux le regard de ma mère.

Espace dans lequel ils n'ont voix ni figure,
Espace où leur profil ne fait plus de blessure,
Espace, unique lieu, *la chose toute entière*,
Infini dans lequel leur âme est sans frontière,
Drap funèbre tendu sur mes yeux d'orphelins,
Azur dont la couleur est de la fleur du lin,
Jardin des En Allés, maison à jamais vide,
Lieu de toutes les absences, ô mur limpide,
Jésus léger sur toi n'apparaîtra-t-il pas ?

O vous qui m'avez fait, dites, mes deux chéris,
Pourquoi m'avez-vous fait si pauvre et si petit ?
Ma mère, qu'il tient peu d'espace entre mes bras !
Je voudrais de mes yeux boire le vide immense,
Tandis que j'entendrais un siècle de silence.
Voir de l'espace, oh! voir tout l'espace où tout passe.

Marthe, qu'il faut avoir peur de blesser l'espace !

LE PAUVRE PÉCHEUR:

Depuis les jours du Paradis,
Aucune rose n'a saigné
Comme la fleur que je dédie
Au bon passage de vos pieds.
Il ne fut pas d'âme plus tendre
Que celle-ci que je vous donne.
Secrètement daignez l'entendre.
Elle ne dit rien à personne...

Seigneur, l'amour dont elle est pleine,
C'est pour vous seul. Prenez la peine
De vous pencher près d'une eau claire...

Car je suis le gardien sévère
D'un trésor qui m'endolorit,
Mais que personne ne m'a pris.

Mon Dieu, délivrez-moi de moi
Qui vous garde un siècle d'émoi !

LE PAUVRE PECHEUR :

Car enfin tu pouvais, mon Adoré, permettre
Mon éternel repos, ne pas penser mon être.

Tu pouvais tempérer, selon combien de lois !
La tiédeur de l'aube et la douceur du froid,
Mesurer autrement aux étoiles leurs poids,
Affranchir mes travaux de la danse des mois,
Varier jusqu'ici la fortune des rois,
Me pétrir d'un peu d'air, me créer autrefois
Et me nommer partout où s'élève ta voix.

Et tu pouvais, mon Adoré, ces yeux ouverts,
Mes oreilles. qu'emplit la musique de l'air,
Et les mains que je tends vers toi, ne pas les faire,
Me prêter d'autres sens que ceux dont je me sers
Qui du même soleil fissent des choix divers,
Pour me donner l'image d'un autre univers.

Et tu pouvais, mon Adoré, mon divin Maître,
Unir de toutes parts mes père et mère, admettre
Tous les millions d'hommes à me faire naître,
Croiser en eux tous les influx qui me pénètrent,
Créer tant d'inconnus pour être ces deux êtres,
Tant de possibles gens pour être leurs ancêtres!

Tel pourtant me voici, qui sais ma pauvreté.
Tu m'as tiré de toute possibilité.
Moi qui devais percer ton côté d'une lance,
Quel désir avais-tu donc de mon existence?
Quoi! ce pécheur te fut tellement précieux!
Sa vie est le secret de ta douleur de Dieu!

Donc je sais que je suis, tel quel, ta *préférence*,
Que tu m'as fait à l'amoureuse ressemblance
De ta faim, de ta soif et de tes bras ouverts.
Le portrait de ton âme est gravé dans ma chair.
Je suis celui qu'il est utile que je sois.
Je suis le cri vivant de ton besoin de moi,
L'empreinte neuve de ton cœur. Tes doigts manient
Minutieusement toute mon humble vie.

Et tandis que tes mains tiennent toutes mes fibres,
Mon adoré Seigneur, je tremble d'être libre.

Veni, Domine Jesu.
APOCALYPSE

LE PAUVRE PÉCHEUR :

De toute éternité les astres sont en route
Vers le lieu qui leur est fixé pour ce soir-là.
Cette heure est mon héritage entre toutes,
Et pas une autre fois qu'au ciel de ce soir-là
Ils ne saigneront le même or
Selon de tels rapports.
Les mondes sur lesquels mon Créateur souffla
S'échevèlent vers l'heure unique de ma mort.

J'attends que la mathématique se résolve,
Et par le firmament qui bleuit pour moi seul,
L'orbite des soleils me tisse mon linceul.
C'est pour me délivrer que tout le ciel révolve.

Ce soir-là je serai très pauvre sur ma couche,
Et un sanglot d'amour m'entr'ouvrira la bouche.
Les deuils m'auront laissé sur la face leur pli.
J'aurai parmi les tâches en vain commencées,
J'aurai, la fièvre au corps, les mains blessées,
J'aurai, sous le frisson des mauvaises pensées,
Pâli.
Ce calvaire sera témoigné sur ma face.
Mon cœur las crispera sur un bouquet d'orties
Le dernier battement de sa douleur vivace.
Un tonnerre secret m'aura blanchi le sang.
Tout cela pour qu'au soir des souffrances pâties
S'accomplisse en ma chair la pâleur des hosties
Et que le fruit soit mûr pour le divin Passant !
Quand me trouverez-vous, ô Dieu blanc du Thabor,

Assez pâle
Pour la mort ?

Ce soir-là je serai haletant sur ma couche
Et je te dédierai l'effort d'un dernier râle,
Jésus, et je tendrai vers ta bouche ma bouche.
Alors tu étreindras mes membres en sueur,
Et mes os crieront, sur ta poitrine écrasés,
Et tu boiras dans la fureur de tes baisers
Le soupir de mes lèvres et mes yeux en pleurs,
Et tu supplicieras mon être épouvanté,
Afin que je défaille en cette volupté
En te donnant mon âme toute, toute, toute...

Oh, je t'entends venir !... Les astres sont en route.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Les yeux fermés, afin, pour ta venue,
De libérer des ors du jour, du vol des vues
Mon âme, et qu'elle soit pour tes pieds toute nue.

Les yeux fermés à tout cet envahissement,
Afin de faire en moi ce vide, mon néant,
Qui est tout ce que j'ai pour mon Dieu d'assez grand.

Les yeux fermés, afin de tendre ma pensée
Tellement que ce soit une chose insensée
Et qu'un frisson glace ma chair d'amour blessée.

Les yeux fermés, afin que, buvant l'ombre à flots,
Te désirent tous les regards de mes yeux clos
Et qu'en eux peu à peu meure, saigne un halo.

Les yeux fermés, afin, dans un vouloir de fer,
De faire avec l'effort de tout mon être offert
Un ciel pur de ténèbre au spectre de ta chair.

Les yeux fermés aux visions qui les caressent,
Afin de palpiter d'une telle tendresse
Qu'au fond de moi très lentement tu apparaisses.

Afin de croire voir, afin de voir ma foi,
Afin en te nommant de me mourir d'émoi,
Toute une heure, Jésus, les yeux fermés vers toi.

Les yeux fermés en ta présence à tout le reste.
Pour te réaliser, mon Christ, et que s'atteste
La vision intérieure de ton geste.

Les yeux fermés, comme une bête qui se couche,
Pour que Quelqu'un m'étreigne et que des mains me touche
Et que mon cœur soit chaud du souffle de ta bouche.

Les yeux fermés si fort que ma tête se brise
Et que mon sang batte mes tempes, que je frise
La folie, ô mon Dieu, votre folie exquise.

Les yeux fermés, ainsi que ton petit enfant,
Pour qu'aille et vienne au fond de moi ton frôlement
Et pour que je les rouvre avec des cheveux blancs!

LE LIVRE DU VERTIGE

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Parmi les royautés abyssales du ciel,
Christ éternellement monte au Père éternel.

Et je sens, ô Jésus, que je monte vers vous.
J'ai presque détaché le lien qui me noue
Au fardeau de mon corps traîné dans le mépris.
Je me suis fait mourir pour être un pur esprit.
Je m'élève vers vous comme un ange léger.
L'homme est sorti de l'homme et, pour vous approcher,

Cingle vers le vol nu des Vertus furibondes.....
Adam vient de franchir un des cercles du monde.

Mais où est l'animal qui s'est humanisé ?
Quelle plante a bondi du sein de la rosée?
Aux entrailles du sol a-t-il fleuri des pierres ?
Et une nébuleuse, une escadre solaire,
Pour monter avec nous, sort-elle de la nuit ?
La Création folle, est-ce qu'elle me suit ?

« Le plus grand philosophe du monde........ »

PASCAL.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

. . . .

Dans les fonds le torrent roule une artillerie
Et l'on n'entendrait pas, si je poussais un cri !

Quelques arbres tordus, puis des blocs de décombres.
Puis plus bas deux lueurs glissantes, — puis de l'ombre
Jusqu'où cette muraille où je suis coule à pic.

De l'ombre ! Un lieu muet, de l'espace tragique.
Combien d'ombre au-dessous des deux clartés livides.
A plein espace, par-dessus l'ombre, le vide !

C'est au bord de cela que je suis arrêté.

*

Si Jésus me disait de me précipiter !

*

Tomber
jusqu'au fond,
les yeux ouverts,
Et voir
s'élargir
la nuit des pierres !

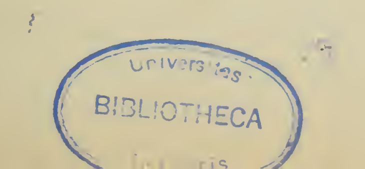
Un grand vent
d'air arraché
sur mon front qui sue,
Un volcan
de bleus soleils,
un coup de massue!

*

Ah! de l'autre côté
Que le grand paysage est baigné de clarté !

*

Point d'ailes
Qui vous portent si vites et vous déchevèlent
De si vertigineuse allure à travers l'air.
Choir sans rémission, voler avec colère,
L'élan suprême, la vitesse de l'amour!
Moi l'homme aux pas tardifs traînés le long des jours!



Oui, mais ne plus tenir la terre sous ses pieds,
Tout perdre, dans le vide énorme se noyer,
Rien qu'on puisse palper, qu'on frôle, où l'on se pose,
Avec l'inquiétude alors d'être une chose,
Puisque Dieu nous a fait stables en nous créant.
Etre par tout soi-même en proie à du néant.

Oh ! les pieds qui saignaient à travers les cailloux.
Qu'ils battent l'air affreusement, et les genoux !
Ce sont eux les membres souffrants des grandes chutes

Etre fou de ne rien étreindre une minute !

⁎

Mon corps mortel, mon corps vivant,
Vos mains seraient des chairs meurtries,
Si je n'étais ce pauvre enfant,
Vos mains aux bonnes industries.

Mon corps, vous êtes doux et beau,
Votre stature est juste et forte ;
Vous qui pendriez en lambeaux,
Vous palpitez de folle sorte.

Mon corps qui n'avez obéi,
Vous aimez l'eau claire et l'été,
Ma chair par la peur envahie,
Je vous touche et vous existez.

*

Et puisque je n'ai pu m'asservir la nature,
Je suis redescendu pour pleurer en lieu sûr.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

C'est moi dans la nuit : Marthe, lève-toi.
Debout ta chair tiède et ton cœur qui tremble.
Posons nos genoux sur le gravier froid.
Veillons côte à côte et prions ensemble.

Prions sans nous voir, nous sachant dans l'ombre,
Venus tout hagards du fond du sommeil,
Dans l'informe nuit sans couleur, sans nombre.
Les yeux grands ouverts vers de noirs soleils.

L'âme grelottante, appelons l'Epoux.
Tout l'espace est noir de sa grande absence.
Ouvrons fixement les yeux devant nous
Et prions sans voir, la mort dans les sens.

Jusqu'à temps qu'il fuse un sanglant éclair,
Dilatons vers lui des yeux ténébreux,
Jusqu'à temps qu'un astre, éclaboussant l'air,
S'allume devant nos immenses yeux !

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Comment prier ? Les mots sont des images...

C'est dommage.
Il en est de si pitoyablement agiles.
Mais il n'est pas en eux de pensée assez dense,
Ils sont une forme fragile :
Et le Seigneur est-il sous le joug de nos sens ?
Ils ne disent pas le fond de notre âme,
En chacun d'eux il sonne un blâme,

Il hésite un discours menteur :
Peut-on les dire avec pudeur ?

Ne rien dire plutôt ;
Ne pas dire des mots qui ne nous disent pas ;
Puisqu'on ne peut penser tout haut,
Ne pas parler tout bas.
Taire des chapelets d'aspirations vagues.
Etre un fleuve d'amour ondulant vague à vague.
Méditer devant Dieu, sans jamais lui rien dire.
Mener un chœur intime, unanime de lyres
Harmonieusement muettes,
Une idéale théorie
Des passantes de notre esprit,
Tisser de l'ineffable en heures inquiètes,
Etre en silence un lac plein du glisser des cygnes..

— Oui mais comment fixer des lueurs sans reflets.
L'idée est enchaînée au verbe qui la signe.

Notre prière est un bouquet
Qu'il faut cueillir, qu'il faut tenir avec nos mains.
L'intelligence est faite avec d'anciens langages,
La pensée a reçu des paroles en gage :
Si l'on ne parle, on pense en vain.

Ne pas même penser alors ce que l'on pense.
Etre en toute ferveur un feu follet qui danse.
Jouer de mille obscurs mouvements en soi-même.
Pousser du fond de soi la puissance qui aime.
La prière parfaite :
Une paralysie amoureuse de l'homme ;
Etre passivement une âme qui végète,
Et renier, Jésus, ce mot dont je te nomme...

LE PAUVRE PÉCHEUR:

Sonneurs de rouge, coqs des fleurs, coquelicots,
Dont l'éclat crisse en l'or des soirs dominicaux,
Mon âme fraternise avec vous. Fleurs brûlantes,
Fleurs de sang, fleurs de Saturne, fleurs ululantes,
Trompettes éructant des rages sabbatines,
Vrilles de vermillon, blessures scarlatines,
Printemps de braise, Avril, bruine d'étincelles,
Phares vifs au soleil dont la flamme éteint celle
Du jour qui par-dessus vos transports s'obscurcit.
Ma fauve ardeur s'exalte à vos apoplexies.

Picrocholes des champs, papillons incarnats,
Ma ferveur en vos fleurs de foudre s'incarna,
Et dans l'égorgement de vos cœurs écarlates,
C'est mon tourment exaspéré que vous parlâtes.
Mon cri que je voudrais que le ciel entendît
Piaffe en vos lueurs, arde en vos incendies.
Vous qui vous efforcez, en hurlant de douleur,
A sortir à jamais du cercle des couleurs,
Le courroux qui vous fit resplendir ne fut-il
Semblable au rêve fou dont mon âme rutile ?
Fleurs brûlantes où meurt sans trêve un cri suprême,
Hardi ! — Hardi la plaine aiguë avec moi-même !

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Dans le ciel, Océan lumineux des nuages.
Un mûrier baigne ses immobiles feuillages.
Un mûrier ! Christ a dit : « Si vous aviez la foi,
Vous diriez à cet arbre : Déracine-toi
Et te transplante et pousse au milieu de la mer ! »
Moi donc, puisque Jésus l'a dit, je puis le faire :
Mûrier quitte le sol au nom de Jésus-Christ !

C'est le verbe de Dieu qui fut vraiment écrit.
En lui dort la vertu créatrice de l'être.

Je réaliserai l'Ecriture à la lettre
Sans en omettre un seul iota précieux,
De peur d'avoir perdu quelque chose de Dieu.
La lettre, c'est l'esprit maître de l'absolu
Et l'outrance en laquelle il s'affirme le plus.
Que la lettre au grand jour du ciel soit épelée :
Je veux garder en moi Jésus immaculé.

Mûrier, je crois en Dieu le Père Tout-Puissant
Qui posa sur ta tête un ciel éblouissant
Et fit la terre vaste et fraîche pour porter
Ta tige nourricière où reverdit l'été.
Je crois au Fils qui fut immolé sous Pilate
Et dont Thomas Didyme a touché les stigmates.
Et je crois en l'Eglise dans le soir qui tombe,
Sur laquelle palpite et plane la colombe.
Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

Elève-toi, mûrier du ciel, par Jésus-Christ !

Au vent tes racines avec leurs filaments.
Je veux sur toi ceci : je le veux tellement
Que ton bois va se tordre et va bondir : je veux
Qu'un fleuve de vouloir jaillisse de mes yeux,
Et pleuvent-ils sur toi, hachant comme une grêle
Tes feuilles et faisant voltiger tes fleurs frêles.
Ebranle-toi ainsi qu'à la brise, arrachant
Ta fibre chevelue à la glèbe des champs.
Enlève-toi au vent de mon esprit qui pense,
Suspends-toi dans l'espace, attestant ma croyance.
Voyage par le ciel entre les mains des anges.
Et t'en va te dresser, seul, sur des mers étranges.
Je veux à même toi la chose que je veux
Jusqu'à faire tomber le tonnerre du feu !

Mûrier j'ai bien sommeil, car j'ai versé sur toi
La fièvre de mon sang, la ferveur de ma foi.
Et voici que je doute si jusqu'à ce soir
Je soutiendrai l'effort surhumain de vouloir.
Sors du sol, en pitié du pécheur qui le veut,
Plante compatissante et bonne du bon Dieu,

Samaritain du ciel qui reçois les oiseaux.
Sois celui qui fleurit sur la plaine des eaux,
De peur, si tu n'allais tout à coup te soumettre,
De faire en moi mourir celui que je veux être.

Marthe, va-t'en cueillir dans les champs des poisons,
Ceux qui montent l'esprit au plus haut diapason,
Les chélidoines, les sauges, les jusquiames,
Et si d'autres encor volatilisent l'âme.
Que ma parole pèse un effroyable poids.
Que mon vouloir se tende plus qu'il n'est en moi.
Mûrier, voici toutes mes forces. — Je te crie :
Ah ! envole-toi donc au nom de Jésus-Christ !...

Mon Dieu, je vois, mon Dieu, je sais, mon Dieu, je crois
Le miracle s'est bien accompli devant moi.
Ce n'est plus dans le sol que ces racines plongent.
Le ciel est un mirage et la terre un mensonge.
Ce ne sont plus les plis de la plaine ondulante

Ni des buissons qui battent le pied de la plante
Et j'entends une mer que mes yeux ne voient point.
Mais vous ne vouliez pas que je fusse témoin
Du prodige promis qui par moi se consomme :
C'eût été trop d'ivresse, mon Dieu, pour un homme.

Gloire à tes flots de pourpre et d'azur furieux,
Triomphale joueuse où frémit l'aube en feu,
Mer aux mille flots verts levés comme des flammes,
Mer lumineuse et folle, foule en pleurs des lames
Qui bondissent, rythmant des tonnerres de mousse,
Pâturage miraculeux où l'arbre pousse,
Mer invisible, et non ce pays manifeste,
Indéniable mer qu'un Evangile atteste,
Embruns salés, eaux vivantes que le vent ploie,
Salut, toute la mer qui chante autour de moi !!

LE PAUVRE PÉCHEUR

Jusqu'au fond de ma chair pousse un arbre de vent,
Dont les rouges rameaux sont mes poumons vivants.
Il boit le flot du ciel, l'air musical des lyres,
L'ombre, la brise ; c'est un arbre qui respire.
Sa vie est douce et palpitante ;
C'est l'arbre qui sanglote et c'est l'arbre qui chante.
Le vieux château de la Pensée,
A jamais obscurci par ses folles poussées,
S'écroule sous l'assaut d'une frondaison vaine
Dont les fraîches fleurs d'air me parfument les veines.

Et quand surgit en moi ta vision qui pleure,
Marthe de toutes les douleurs,
Il éclate à travers les feuillages houleux
Un orage de sang qui pleut !
C'est l'arbre décevant chargé du fruit perfide.
En lui s'écoulent des rivières d'air liquide,
De fragrantes vapeurs de rose et de résine.
Ses racines, oh ! ses racines :

Voici le crépuscule et tout le vent du ciel,
Des sonnailles dans le bêlement des agnelles
Et le râle du bœuf qui boit,
La gamme des ruisseaux chromatiques, les bois
Creusant dans les vals des coupes d'aventurine,
Les mouettes, l'aile traînante en l'eau marine,
Des midis blancs, des nuits de laque,
Et de lointains soleils claquant sur l'eau des lacs,
Et des soirs traversés d'aromes d'oliban.
Le vent de nuit qui hurle aux forêts du Liban,
Il fraîchit, Marthe, il joue entre tes doigts qui tressent

Des lacis d'heures charmeresses.
Le vent de toutes parts vient de toute la vie.
Il est le souffle universel qui purifie,
C'est en lui que battent les ailes,
C'est lui l'Océan d'or où les êtres se mêlent,
La source où les vivants s'abreuvent sans mesure
A même une vasque d'azur.
C'est lui la poussière féconde qui s'envole,
Lui l'annonciateur qui chante les paroles,
L'haleine de l'Avril évocateur des plaines,
Et l'eau du ciel, et la lumière, et ton haleine !
Ainsi l'arbre est planté dans l'aube qui ruisselle.
Ses racines, ce sont tous les souffles du ciel
A toutes choses accrochant leurs tentacules,
Où la joie ardente circule !
Délicieuse est ma blessure ! L'arbre inverse
D'un jet de sève me transperce,
D'un flot des sangs du monde où ses fibres s'enlacent,
Et, ô Jésus, c'est ta figure qui s'efface,
Ton geste qui se ruine au capiteux vertige
Du fleuve naturel afflué vers sa tige,

Intérieur Jésus! Ses racines ce sont
Les formes, les clartés, les sons et les frissons,
O Marthe, et ta chanson, et l'air qui t'emprisonne,
Et le vent du matin qui baise ta personne,
Et le mauvais conseil de vivre
Pour y boire comme un homme ivre !

. . . .

Forêt d'or et d'orgueil éclose dans mon sein,
Qui viole mon secret et trouble mon dessein,
Voici l'arbre de vent qu'il faut déraciner !

Pleins d'œuvres soient les jours et longues les années.
Est-ce assez d'une vie à tuer une vie ?

Jésus, bénis la hache et soutiens mon défi !

LE PAUVRE PÉCHEUR:

Comme un arbre en fureur éclatant son écorce,
Je voudrais, mon Seigneur, tendre plus haut mes forces,

JÉSUS :

Noli me tangere.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Réalité des cieux te serrer dans mes doigts,
Heurter avec mes os la lueur de ma foi,

JÉSUS :

Il ne faut pas m'aimer ainsi.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Brûler mes yeux d'un jour dans l'éclair de tes yeux,
Sentir en moi passer la foudre, en touchant Dieu !

JÉSUS :

Si tu crois en moi, pourquoi veux-tu me toucher ?

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Vous aimer seul à seul, être l'unique élu,
Me sentir câliné vivant par l'Absolu,

JÉSUS :

Est-ce à moi que tu parles ainsi ?

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Me fondre, en t'adorant, dans un divin sommeil,
Comme un grêlon d'Avril dans un bain de soleil,

JÉSUS :

Tu ne cherches en moi qu'une jouissance.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Et me jeter pour un broiement délicieux
Dans le pressoir du vin de la fureur de Dieu,

JÉSUS :

Aime plutôt les pauvres.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Et rugir de victoire en buvant tout le ciel,
Et me pâmer dans un abîme essentiel.

JÉSUS:

Mon ami, tu finiras dans le péché du sang.

LE PAUVRE PÉCHEUR:

Quoi vous aimer. Seigneur, sans en crier de joie !
Ah détournez le fiel ! Illuminez la croix !

JÉSUS:

Ne m'as-tu pas appelé ?

LE PAUVRE PÉCHEUR:

Bah ! ce n'était pas vous qui m'imposiez silence.
C'est moi qui vous prêtais des choses que je pense.

JÉSUS:

J'étais là qui te parlais...

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Jeûnons côte à côte...
Voici que trois soleils
Se sont couchés sur notre faim.
Mourons-nous comme de doucesvictimes.

MARTHE :

Quelqu'un de divin passe...
Est-ce le vent
Ou Jésus qui m'a frappé?..
Une présence indécise m'opprime...

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Appuie ta tempe
Le long de la mienne,
Marthe.
Exaltons-nous d'un amour unanime.

MARTHE :

Des coups de maillet
Me martèlent la tête.
Les entends-tu contre mon front ?
Qu'un fixe amour en nos cœurs s'envenime !

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Lequel de nous va défaillir le premier ?
Si c'est moi, tu te détourneras pour en pleurer.
Si c'était toi !
Rivalisons de souffrance et d'estime.

MARTHE :

Je vois des visions :
Il me semble que les étoiles se rapetissent.
J'entends sonner des lumières,
Je vois des aigles s'envoler des cimes.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Liberté ! Liberté !
Plus de chaînes à notre pensée.
La voilà qui bondit ! La voilà qui vole !
Libres de chair, notre esprit bat l'abîme.

MARTHE :

Liberté ! Liberté !
Depuis trois jours,
Notre corps a vécu des forces de notre âme.
Patience ! Nos êtres se subliment.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Grisons-nous purement de notre unique idée.
Enivrons-nous du vent de la Pentecôte.
Le jeûne qui te brûle, c'est Jésus qui nous étreint.
Notre douleur est sa maison intime.

MARTHE :

Préparons-lui la maison de la chair,
Faisons-la blanche,
Lavons-en le pavé,
Et soyons-y des serviteurs minimes.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Qu'il entre en elle éperdument avec sa gloire !
Qu'il ne reste de nous que l'ardeur de l'attente !
De quelle faim
Nous mangerons bientôt le pain azyme !

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Le prêtre a déposé l'hostie en notre cœur
Et nous sommes tout pleins de Jésus palpitant.
Confondons nos deux sangs dans le même Seigneur.

MARTHE :

Adorons en nous deux le divin Habitant.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

C'est toi l'ostensoir d'or et c'est toi la custode
Où du froment divin la parcelle est enclose,
Le ciboire de chair, la coupe toute chaude.

MARTHE :

Le Seigneur est en toi qui murmures ces choses !

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Tu es son corps, il est le pécheur que je suis.
Or notre éternel Dieu n'existe pas deux fois.
Nous ne sommes plus qu'un, puisque nous deux, c'est

MARTHE :

Jésus, j'ai peur d'aller jusqu'au bout de ma foi.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

A même notre cœur palpite notre Dieu
Celui qui brûle ma poitrine, Il est toi même.
C'est moi qui suis venu dans ta poitrine en feu.

MARTHE :

En aimant le Seigneur, c'est le pécheur que j'aime.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Dans mes bras, mon épouse, afin que je l'étreigne,
En l'incarnation de tout ton sang qui bat
Et que toute ma chair de son souffle s'imprègne.

MARTHE:

Est-il permis d'aimer le Seigneur jusque-là ?

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Laisse, ah ! laisse ma bouche, ivre d'Eucharistie,
Chercher, pour y baiser celui que tu reçus,
Sur tes lèvres à jeun la trace de l'hostie.

MARTHE :

Voici pour un instant la bouche de Jésus !

. . . .

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Ainsi l'acte de foi fut de toute ma fièvre,
C'est vraiment le corps du Seigneur que j'ai touché
En baisant le baiser de mon Dieu sur tes lèvres...

MARTHE :

Ah ! cette hostie avait la saveur du péché !

VOIX LOINTAINE DE JÉSUS :

Pécheur, ma brebis
Je marche dans la nuit.

Ecoute ma voix
Car je suis la voie...

Où es-tu ? Où es-tu ?
Prends garde au Méchant qui tue.

Ma pauvre brebis, dans quels vains sentiers,
Ma pauvre brebis, vers quels brumeux halliers!

Où est l'âme folle?
C'est l'heure où les vautours volent...

C'est ton Dieu qui pleure,
C'est le bon Pasteur.

Les grands chardons de la plaine
T'arracheront ta laine.

Entends-tu souffler l'orage,
Ma brebis bien sage?

Prends garde que le Méchant ne t'enjôle.
Tu serais si bien sur mes épaules.

T'aurais-je rachetée en vain?
Reviens, reviens.

Ma brebis perdue,
Prends garde aux détours inconnus.

VOIX PLUS LOINTAINE DE JÉSUS:

Ma petite brebis,
Jésus t'appelle dans la nuit.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Voici mon âme, reçois-la.
Sois-en la gardienne.
C'est tout moi-même que voilà :
Porte mon âme dans la tienne.

Celui, le fier, que je me veux
Et que je te confie
But avec toi l'eau de la vie,
Celui que nous sommes tous deux.

Mais s'il advient que je déchoie.
Ne me connais un jour
Que pour une ombre au fond de toi.
Sois-je embaumé dans ton amour !

La Toute Pure, sois en peine.
J'ai le mal du soleil.
Ma chair est pleine de sirènes
Qui s'étirent et se réveillent.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Le premier jour du monde,
A même les halliers touffus,
Dans un flot de lumière blonde,
Eve a passé nue.

Elle allait devant elle
Par la forêt et les prairies,
La voluptueuse mortelle,
Et l'aube a souri.

Et là châtaigneraie
Et les halliers et les collines
En sont restés à tout jamais
Des choses câlines.

Et l'herbe garde encor
De son passage dans la plaine
Le tiède parfum de son corps,
Les fleurs de son haleine

Et bien des jours après,
Je suis venu dans le soir rose,
J'ai senti qu'Eve m'étreignait
Dans toutes les choses !

LE PAUVRE PÉCHEUR:

J'étais assis dans le sable d'or,
Le soir croulait en rouges décombres,
Une inconnue est venue alors
Et son ombre a passé dans mon ombre.

Dans l'air aux lueurs musiciennes,
C'était un corps plein de volupté,
Cette ombre qui traversait la mienne,
Le fantôme de mes chastetés,

De toutes parts, entre les yeuses.
Dans la bruyère aux parfums cruels,
Je vois des ombres silencieuses
Qui se croisent et puis qui se mêlent.

Je vais lassé dans l'enlacement
Des ombres qui s'allongent, qui sombrent.
J'ai peur, j'ai peur désespérément
Que nous fassions comme ont fait nos ombres.

Et ainsi où vais-je, en m'en allant,
Vers quelle ville, en disant des mots,
Vers quelle maison d'ombre, en suivant
Ces pas moelleux sur le sable chaud.....?

LE PAUVRE PÉCHEUR:

Maître,
Que vous tardez à paraître !

Le fruit crève d'amour : il est mûr.
J'ai peur des mains des créatures.

Je ne confierai pas ma honte à Marthe, non !
Profanation ! !

Je ne sais pas quelle autre a passé, lente et belle,
J'ai eu peur d'elle.

Oh ! lui laisser ravager
Le trésor solitaire et saignant du verger !

Aimer un oiseau frêle une heure avec un peu
De l'impossible amour exaspéré vers Dieu !

Seigneur, Seigneur,
Je ne peux plus calmer mon cœur !

LE LIVRE DE LA FOLIE

MARTHE :

D'où viens-tu?

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Je m'en vais
Mâchant le goût mauvais
De l'acte que j'ai fait.

MARTHE :

D'où viens-tu?

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Je m'enfuis
Devant ce qui me suit :
Mon ombre est une nuit.

MARTHE :

D'où viens-tu ?

LE PAUVRE PÉCHEUR :

J'ai marché
Sur ton cœur arraché.

MARTHE :

D'où viens-tu ?

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Du péché.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

J'ai péché contre toi, la Toute Sage
Et tu l'as vu sur mon visage.

MARTHE :

Je ne suis plus d'ici.
Je suis au loin dans un herbage une brebis.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

J'ai péché n'importe avec laquelle.
Je voulais, j'étais fou !
Me libérer du poids de mon cœur n'importe où.

MARTHE :

Qu'est-ce que ça peut faire à un mouton qui bêle ?

LE PAUVRE PÉCHEUR

Oh ! ne raille pas.
J'étais dévoré par le feu.
J'ai tenté Dieu.
J'ai voulu l'étreindre avec mes bras.
J'ai soulevé en moi toute la mer.
J'ai tendu, j'ai brisé la lyre de mes nerfs.
C'était trop d'amour pour une créature.

J'ai péché,
La Toute Pure,
Pour ne plus aimer !

MARTHE :

Le dimanche,
On baigne la brebis blanche.

LE PAUVRE PÉCHEUR

Par pitié ! De grâce ! !

MARTHE :

Vois-tu ce nuage qui passe ?
C'est ma laine qui vole, qui vole.

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Marthe, serais-tu folle?

MARTHE :

A mon cou des angelots
Attachèrent avec soin
Une cloche sans grelot,
Une bulle
Qui ne tintinnabule
Point.
Et j'ai beau remuer la tête, rien ne sonne.
Elle est vide : personne !

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Marthe, Marthe, ô ma douce insensée !

MARTHE :

Je sais, je sais.
Je suis blanche pour toi.

LE PAUVRE PÉCHEUR:

Marthe, écoute-moi.

MARTHE:

Quoi?
Je ne suis plus
Qu'une bête des champs, couleur de la vertu!
Continue à conter quand même ton histoire
Si j'allais retrouver une heure de mémoire.

LE PAUVRE PÉCHEUR:

Marthe! Marthe!

MARTHE:

Vite, allons! N'attends pas que mon âme reparte!

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Eh bien, voici.
Et puissé-je,
En te disant mon sacrilège,
Ressusciter dans la colère ton esprit !

MARTHE :

Vite ! Continue !

LE PAUVRE PÉCHEUR :

Comme j'avais suivi la femme survenue,
Tandis que je baisais la fleur de sa chair nue,
J'ai fermé les yeux pour un mensonge mental.
C'est toi que je pressais sur mon cœur triomphal !

MARTHE :

Au fait, je suis sotte !
J'oubliais de te dire :

Ce matin les anges vont revenir.
Ils friseront ma laine avec des papillotes
Et puis ils baiseront les yeux de la brebis...

LE PAUVRE PÉCHEUR :

O Jésus, prenez-la dans votre Paradis !

JÉSUS :

Je te dis vraiment
que c'est la Noël
qui luit cette nuit.
Qu'il te faut revivre
une vie avec
l'enfant que je suis.
Et bien renoncer
aux dilections
des matins passés...

Faire sans gémir
ton petit devoir,
tout recommencer,

Rentrer au bercail
monotone, étroit
de ton rôle obscur.

Palpiter, agir,
imiter en toi
toute la nature,

Etre uniquement
la Création
que bénit le Père,

Et le grain de mil
qui prie en vivant
la grande prière,

Vivre humble et soumis,
poussière et péché,
le cœur plein de ciel,

Dans la vertu simple
et dans les douceurs
pénitentielles,

Ne plus me chercher
dans la terreur blanche
et dans le délire.
Tu n'es pas élu.
Je rirais de toi,
si Dieu pouvait rire !
Mon petit enfant,
va, viens, sois le juste
avare du temps,
Et sois bon à tous,
ainsi que ton Dieu,
ce petit enfant.
Sois ton frère, et sois
le dernier venu.
Ne crois pas qu'il faille
S'affranchir de soi...
Me voici naissant
sur un peu de paille.
Deux bons animaux
avec leur haleine
échauffent mon corps.

Sois naïf avec
les petits du peuple
et ta sœur qui dort.
Prends la par la main
et fais la sourire
au bord de ma crèche.
Incline vers moi
le grand lys fané
de son âme fraîche.
Mêle au ciel candide,
unis aux bontés
de la fête blanche
Sa morne douceur,
ses peurs d'égarée,
et son front qui penche...
Tu te souviendras,
car je suis passé,
du Seigneur, ton hôte.
La raison de Marthe,
un peu de toi même,
a payé ta faute.

J'emmène avec moi
vos âmes d'hier,
frêles de matin,
Celles qui priaient
et qui m'ont parlé
dans le grand jardin...
Je m'en vais avec
le silence d'or
des heures heureuses.
Naissez de nouveau
pour d'humbles devoirs
dans l'aube frileuse !

MARTHE :

... Elle amène au bercail deux âmes, la brebis !
Tous les saints du bon Dieu, chantez le vieux Credo !
C'est l'agnelle qui court, bêlante, au Paradis
Et qui saute en portant le pécheur sur son dos...



TABLE

H. G. WELLS

Machine à explorer le Temps (*The Time Machine*)
oman, traduit par HENRY-D. DAVRAY 3 50

OSCAR WILDE

llade de la Geôle de Reading, texte anglais. Tra-
uction française par HENRY-D. DAVRAY 3 50

Théâtre

HENRY BATAILLE

1 Sang, précédé de La Lépreuse 3 50

MARCEL COLLIÈRE

s Syracusaines, d'après THÉOCRITE et SOPHRON . . . . 1 »

VIRGILE JOSZ & LOUIS DUMUR

nbrandt, drame d'art et d'histoire 3 50

MAURICE MAETERLINCK

lavaine et Sélysette 3 50
adine et Palomides 3 50

GEORGES POLTI

s Cuirs de Bœuf 3 50

Divers

PAUL FORT

llades Françaises. Préface de PIERRE LOUYS 3 50
ntagne (*Ballades Françaises*, 2e série) 3 50
Roman de Louis XI 3 50

REMY DE GOURMONT

Latin Mystique. Miniature de FILIGER . . . . 10 »
Livre des Masques. Dessins de VALLOTTON 3 50
IIe Livre des Masques. Dessins de VALLOTTON . . . 3 50

MAURICE MAETERLINK

Trésor des Humbles 3 50

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

nsi parlait Zarathoustra . . . . 10 »
· Delà le Bien et le Mal . . . . 8 »

MARCEL SCHWOB

nes . . . . 3 »
cilège 3 50

ROBERT DE SOUZA

Poésie Populaire et le lyrisme sentimental. 3 50

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le six mai m'l huit cent quatre-vingt-dix-neuf

par

Lucien Marpon

128, rue d'Alésia, 128.

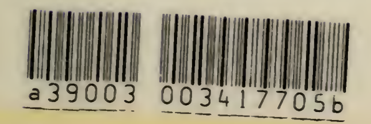
Paris.

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE


a39003 003417705b